

Toutefois nous espérons intéresser nos lecteurs en racontant par le menu les démarches qui nous ont amené à reconnaître la maison ou cottage qui abrita l'enfance de Louis Fréchette.

Et d'abord comment l'idée de ces recherches nous est-elle venue? Des circonstances particulières nous ont fait entrer en relations avec M. Fréchette lui-même, plusieurs entretiens nous procurèrent l'avantage d'échanger avec le poète nos vues à propos de littérature française et surtout canadienne-française; nous tenons de la main même de l'auteur plusieurs de ses bons poèmes imprimés en premier lieu sur feuilles volantes ou en plaquettes parfois luxueuses avant d'être insérés en volumes. C'est dire que nous avons étudié l'œuvre du barde lévisien avec un soin minutieux, que nous l'apprécions hautement, sans méconnaître les lacunes et les imperfections qu'elle offre au regard scrutateur du critique impartial. Puis nous avons pris connaissance de la pénétrante étude qu'en a faite M. l'abbé Camille Roy, le maître-critique de notre littérature à l'heure actuelle; celle d'Henri d'Arles nous a également intéressé. Pour ces deux écrivains de marque, Fréchette est le premier de nos lyriques; mais Henri d'Arles l'ignore comme prosateur, et M. Camille Roy se contente d'une note appréciative.

Par ce qui précède on comprendra aisément que nous tenions fort à visiter les lieux qui furent le théâtre des joyeux ébats d'enfance du futur auteur de "La légende d'un peuple". Aussi en janvier dernier, après avoir relu les "Pages de Combat" et l'intéressant chapitre où M. C.-J. Magnan, dans son beau volume "Au service de mon pays", raconte que lui aussi, le 25 mai 1909, s'agenouilla sur la tombe de Crémazie et visita la maison où mourut le barde national, nous primes la résolution de faire pour le lieu de naissance de Fréchette ce qu'ils réalisèrent pour l'endroit de la sépulture de Crémazie.

Ayant appris par le poète lui-même les relations d'amitié qu'il entretenait jadis avec le lieutenant-colonel M. L.-G. Desjardins, lorsque tous deux furent greffiers, l'un du Conseil législatif et l'autre de l'Assemblée législative, c'est à ce dernier que nous nous sommes adressé en premier lieu pour avoir des renseignements. M. le lieutenant-colonel nous reçut avec son affabilité bien connue et nous conseilla de recourir à M. Charles Veulleux, résidant sur la rue St-Laurent, à "Hadlow Cove", au pied de la falaise de Lévis. "La propriété de M. Veulleux, dit-il, doit être peu éloignée de celle de M. Fréchette, où le poète est né."

#### *Premier Pèlerinage*

Muni de ce renseignement, le 24 janvier je traverse à Lévis à une heure de l'après-midi et prends le tramway dans la direction de St-Romuald. Au numéro 228 de la rue St-Laurent, je descends des petits chars et vais frapper à la porte d'une jolie petite résidence en briques rouges. M. Veulleux lui-même vint m'ouvrir; je lui exposai l'objet de ma visite. "Je regrette, répond-t-il, de n'avoir pas moi-même connu M. Fréchette, car il était parti depuis quelques années quand j'arrivai ici, mais c'est la maison suivante qu'il habitait et rien n'y a été changé. Les occupants toutefois, M. Edward Parsons, ingénieur, et sa femme, ne vous renseigneront guère, car ils n'y résident que depuis une quinzaine d'années."

Un peu déçu, je remercie et me hâte de me rendre au numéro 230. J'aperçois d'abord une vieille petite maison aménagée en hangar et reliée au cottage par un passage couvert, de manière à abriter la porte et à la protéger, l'hiver, contre l'invasion de la neige. La façade de la maison donne sur le fleuve et non sur la rue des tramways, ce que naturellement j'ignorais. Le cottage comprend deux étages: le rez-de-chaussée et le grenier, mansardé du côté du fleuve, car la double toiture à combles brisés forme une espèce de T.

En arrivant par la rue St-Laurent, ce qui frappe dès l'abord ce sont les quatre fenêtres de ce côté de la maison dont deux, celles de droite, offrent de plus grandes dimensions que celles de gauche: c'est que l'angle de droite du cottage a été ajouté après coup par M. Fréchette, avant son départ pour la haute-ville.

Franchissant le seuil de l'entrée, du côté de la falaise ou des petits chars, je pénètre dans une grande cuisine; la porte du garde-manger à gauche est ouverte. Je m'excuse auprès de Mme Parsons, une canadienne-française, née Marie-Louise Boisvert, et lui expose mon appréhension d'avoir